



PAGÉ, Jean-Guy, *Foi ou liberté ?*

Yvon Roy

Volume 34, Number 1, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705656ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705656ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, Y. (1978). Review of [PAGÉ, Jean-Guy, *Foi ou liberté ?*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(1), 102–104. <https://doi.org/10.7202/705656ar>

L'ensemble présume cependant que le lecteur ait sous les yeux, ou en mémoire, le texte de saint Benoît. Les références sont scrupuleusement fournies, mais leur substance et leur saveur resteront souvent inconnues à qui ne fera pas l'effort d'un recours à la source. On peut regretter aussi que le passage commenté ne soit pas reproduit au début de chaque conférence. *Dieu premier servi* aurait pu ainsi tenir lieu de guide de lecture à un document aussi déconcertant que les *Exercices* de saint Ignace pour qui n'en voit pas la mise en oeuvre pratique.

Quant au contenu de l'entretien, minuté sans doute par la durée adoptée, il ne dépassera pas l'exposé des notions classiques sur spiritualité monastique, ascèse, suite du Christ. Même brièveté du côté de l'actualisation d'une « doctrine » du VI^e siècle : les bonnes questions sont soulevées, mais les réponses restent courtes, ou vite proposées comme évidentes à un auditoire déjà convaincu.

Un auditoire plus sceptique mais ouvert reconnaîtra, par contre, l'intérêt de la présentation de l'obéissance comme voie spirituelle. L'affirmation tranquille de l'auteur rend bien l'audace, l'originalité de Benoît dans un XX^e siècle contestataire mais en mal de gourous. De même trouvera-t-on d'excellentes remarques, hors de toute politisation, sur la nature de la communauté bénédictine, sur les rapports de l'individu et du groupe dans une section qui apparaît la plus personnelle et la mieux réussie du livre.

Les chapitres de la prière, de la méditation et de la contemplation respectent la sobriété de la Règle à ce sujet. Sur le même registre discret, nous aurions quand même aimé en apprendre plus des joies du moine. Nous « entendons » évoquer son « rôle de victime » (pp. 29, 187, 332, etc. . .), ses renoncements. On ne renonce que pour choisir; on ne se perd que pour se gagner. Du gain déjà d'ici-bas, de l'activité proprement monastique qui rend le renoncement possible, le lecteur non moine, religieux ou laïque, souhaiterait quelque aperçu.

Pourvu qu'il se munisse d'un exemplaire de la Règle de saint Benoît, l'adepte de la *lectio divina* trouvera dans le livre de Dom Kleiner une introduction soignée à un des monuments de la littérature chrétienne, introduction équilibré comme son texte-source.

Olivette GENEST

Le déplacement de la théologie (Actes du Colloque méthodologique, Février 1976, Institut Catholique de Paris — « Le point de la théologie » — no 21). Un vol. 22 x 13 cm de 186 pp. Paris, Beauchesne, 1977.

À l'occasion du centenaire de l'Institut Catholique de Paris avait été organisé un colloque dont voici les actes. La visée y est essentiellement méthodologique. De plus, il n'est aucunement question de chercher de nouveaux « lieux théologiques », au sens traditionnel du mot, mais bien de voir que les déplacements de la recherche sont tels, en théologie, que s'y trouvent de « nouveaux champs de production théologique ». La première partie est faite de « repérages historiques » (Chenu, Vanel, Geffré, Dumas); la seconde se fixe sur la « pratique » comme lieu théologique (Liège, Audinet, Corbin, Delzant, Marlé); la troisième entend montrer : d'où parle le théologien, et de quoi; cela en fonction de « quel lieu commun » (Colin, Moingt, Bellet). Les auteurs des communications sont bien connus, et n'ont pas à être recommandés au lecteur. Celui-ci peut aller directement aux conclusions tirées par Claude Geffré, pour remonter ensuite au détail. Nous trouvons particulièrement révélatrices les réflexions sur les deux types de « cercle herméneutique » en théologie : « croire pour comprendre et comprendre pour croire »; « faire pour croire et croire pour faire » (p. 175). Travail de mise au point utile et très facile à lire.

Jean-Dominique ROBERT

Jean-Guy PAGÉ, *Foi ou Liberté ?*, Montréal, Éd. Bellarmin, 1977, 211 pages.

Après « Réflexions sur l'Église du Québec », Éd. Bellarmin 1976, Monsieur Jean-Guy Pagé, dans « Foi ou Liberté », s'attaque maintenant, avec beaucoup de courage, à des problèmes fondamentaux qui débordent les frontières du Québec pour atteindre l'Église universelle.

L'auteur fait donc l'étude de ce qui, pour Hans Urs Von Balthasar, semble « la question fondamentale de notre époque (page 7) » : les relations entre la foi et la liberté. Il pose la question sous forme de dilemme : foi ou liberté. Dilemme qu'il rejetera en affirmant en conclusion : foi et liberté; s'il n'y a pas de foi sans liberté, par contre c'est dans la foi que la liberté atteindra son épanouissement le plus complet.

Chez un théologien de métier comme notre auteur, on aurait pu s'attendre à ce qu'il attache beaucoup d'importance aux définitions classiques de la foi et de la liberté. Mais théologien engagé, l'auteur a choisi une autre voie, celle de l'enquête de théologie biblique et de théologie historique sur ces points. Il aborde le problème, sous quatre aspects différents qui formeront autant de chapitres de son livre.

D'abord un premier chapitre dans lequel il étudie sur un plan général par le biais de l'enquête biblique et historique les relations entre l'autorité, la loi et la liberté chrétienne dans l'Église. Cette recherche lui permettra de mettre en lumière l'aspect sacramental de l'Église qui est « la visibilité de l'invisible, la vie dans l'Esprit ». Cette dimension fondamentale de l'Église aura de toute évidence une influence profonde sur la conception de l'autorité, de la loi dans l'Église : l'autorité dans l'Église ne pourra être conçue d'une façon purement sociologique, purement humaine, puisque à divers degrés elle sera toujours manifestation de l'Esprit du Christ; l'autorité dans l'Église, de même que la loi, se déroberont toujours par quelques aspects à une lecture purement sociologique; l'autorité dans l'Église, l'auteur le fait remarquer, de sacramentelle qu'elle était jusqu'au XI^e siècle, a eu tendance depuis à devenir de plus en plus juridique avec les papes et les évêques qui se doublaient de rois et de princes ! Mais grâce à Dieu, depuis Vatican II, on revient à une conception plus sacramentelle de l'autorité, celle qui laisse voir partout l'action ou la présence de l'Invisible Esprit. C'est l'autorité service et non uniquement pouvoir.

Un deuxième chapitre, beaucoup plus court, est consacré à la mort de Dieu et la foi du chrétien. Comment réagit la foi actuelle des chrétiens devant le phénomène bouleversant de l'athéisme contemporain ? Assez mollement, puisque, remarque l'auteur, c'est précisément le témoignage peu percutant de la foi des chrétiens qui est la cause première de la mort de Dieu dans le cœur de nos contemporains. Notre monde de science, de technique et d'efficacité à tout prix se meurt d'amour. C'est avec frénésie qu'il recherche l'amour, mais souvent par des sentiers qui mènent à la catastrophe. Les chrétiens se doivent donc plus que d'autres d'être des témoins authentiques de l'amour véritable. Le théologien lui ne peut se contenter de parler de Dieu : l'auteur l'affirme, « il doit être un fidèle, un homme de foi, et tendre à l'être de plus en plus » (p. 79).

Le troisième chapitre, très long, nous confronte avec le problème de la théologie catholique ministère d'Église et le problème de foi et Théologie. Concernant la théologie ministère d'Église, l'auteur fait d'abord enquête sur la théologie à l'âge apostolique. À cette époque, la théologie est un ministère très particularisé, elle occupe une place très spéciale dans l'ensemble des ministères ecclésiaux : les didascales, les docteurs se situent tout près des grands ministères qui sont ceux des Apôtres et des prophètes.

L'auteur poursuit ensuite son enquête sur la période postapostolique qui va jusqu'à nos jours. Pendant les siècles de la période patristique, il y a tendance à ce que la fonction de docteur soit assumée par les évêques : la plupart des Pères de l'Église sont des évêques et en même temps des grands théologiens. Avec le Moyen-Âge, la fonction de docteur se détache du pastorat et tend à s'exercer dans les facultés : les évêques très pris par leurs fonctions souvent civiles, délaissent de plus en plus leur propre rôle de docteur. Luther remettra alors aux docteurs des universités la fonction magistérielle qu'il refuse au pape et aux évêques.

Chez les catholiques, de la Réforme à nos jours, toujours selon l'enquête de notre auteur, il y a rarement eu opposition entre la fonction magistérielle du pape et des évêques et la fonction doctorale des théologiens : les premiers faisaient appel à la science des seconds pour la préparation de l'enseignement officiel qui leur revient toujours en propre; les seconds, sans être de simples haut-parleurs des évêques conservent leur liberté pleine et entière dans le domaine de leur recherche, mais n'opposent pas leur ministère à celui des évêques. Il n'est pas nécessaire d'être prêtre pour être théologien, mais la théologie peut constituer une façon privilégiée d'exercer un ministère presbytéral.

Abordant la question théologie et foi, l'auteur souligne les liens essentiels entre la foi et la théologie : on ne peut faire de la théologie sans avoir la foi. Affirmation qui va de soi, mais qui, aujourd'hui a besoin d'être réaffirmée. Ce que fait l'auteur en se basant non seulement sur les textes des grands médiévaux, mais également en faisant appel aux théologiens modernes et contemporains comme Newman, Lonergan, Tardif, Rahner etc. L'auteur termine ses considérations en faisant sienne la pensée de Balthasar sur les rapports entre sainteté et Théologie.

Du quatrième et dernier chapitre, « la place de la femme dans le plain divin », je dirai peu de

chose. Même si ce chapitre me semble le plus remarquable et par son style et par son unité, je ne puis m'empêcher de le considérer comme un appendice étranger à ce livre de notre auteur. Ce chapitre, qui mériterait d'être publié pour lui-même en plaquette séparée met en lumière de façon admirable la perception personaliste que se fait de la femme le Nouveau Testament, pour conclure que l'homme serait plutôt l'image du Verbe et la femme plutôt l'image de l'Esprit. Ce qui ne veut pas dire que pris séparément l'homme et la femme ne seraient que des images partielles de Dieu.

« Foi ou liberté », on l'a vu, est un livre qui ne craint pas les questions actuelles, un livre dense qui ne s'enlève pas comme un roman. Ce n'est pas après une première lecture qu'on pourrait simplement songer à le résumer. Faut dire que le style de l'auteur n'est pas facile. Disons-le franchement, son style est difficile, sans doute plus qu'il n'est requis : un sujet difficile doit-il nécessairement être traité dans une langue difficile ?

Tout au long de son livre, l'auteur se sert de l'enquête biblique et historique comme instrument de manifestation. Mais à mon humble avis, cette enquête n'est pas toujours adéquate. C'est pourquoi l'unité de son oeuvre est difficile à percevoir; les conclusions ne semblent pas toujours s'imposer et comportent quelquefois un caractère d'absolu que ne permet pas l'enquête. . . elles sont, à leur façon, un nouvel indice de liberté dans l'Église !

Rarement, l'auteur fait appel à des définitions précises, ce qui rend facile la confusion des genres : confondre théologie et sainteté, c'est confondre science et prudence (pages 136-143).

La mystique Adrienne von Speyr, fille spirituelle de Hans Urs von Balthasar, voit dans le Christ un modèle de la vertu de foi. Impressionné, notre auteur la suit aveuglément sur ce point (page 198). La théologie classique est vraiment plus consciente et plus respectueuse des exigences de l'Union Hypostatique. Une enquête biblique et théologique sérieuse révélerait sans doute que l'affirmation de l'auteur est beaucoup moins certaine qu'il ne le laisse entendre !

Ces quelques réserves ne doivent pas faire oublier ce que nul autre que von Balthasar affirme dans la préface de « Foi ou Liberté » : « L'auteur étudie ce thème (foi ou liberté) sous

quatre aspects différents et chaque fois il le fait de *main de maître* ».

Yvon Roy

BERNIER, R., PIRLOT, P., Organe et fonction.
Essai de biophilosophie. Un volume broché (16 x 24 cm) de 162 pages. Paris, Saint-Hyacinthe, Maloie-Doin, Edisem, 1977.

Tous les chercheurs, à quelque titre que ce soit, qui s'intéressent au vivant et aux questions quasi insolubles que soulèvent aussi bien son apparition que son fonctionnement, seront heureux de la parution de cet ouvrage de dimension modeste mais très dense par son contenu. Le principal mérite des auteurs aura été surtout de présenter une quantité impressionnante de matériaux autour d'un thème qui permet de pénétrer au coeur même de la difficulté. La relation organe-fonction se trouve être, en effet, un révélateur excellent des prises de position fondamentale des philosophes depuis l'antiquité.

D'ailleurs, la Première Partie, qui joue plutôt le rôle d'une introduction, est une brève histoire des opinions depuis Platon jusqu'au XX siècle, avec une insistance justifiée sur le finalisme aristotélécien, et autour d'une charnière naturelle qu'est l'apparition du transformisme. La conclusion de ce préambule historique annonce bien l'objet des discussions qui vont suivre : « les débats contemporains n'ont pas mis fin à cette dualité finalisme-antifinalisme ».

La thèse qui émergera des sept chapitres de la II^e Partie est assez claire, sinon très nouvelle : la biologie ne peut intégrer une explication finaliste qui sera toujours identifiée par les auteurs à une explication vitaliste anthropomorphe; elle « représente la première saisie du monde qui est de type animiste préscientifique » (p. 149); même « le philosophe du vivant doit, tout comme le scientifique du vivant, définitiser son discours » (p. 151). C'est la démarche qui nous amène à cette conclusion qui constitue l'intérêt majeur du volume. Elle s'appuie toujours, en effet, sur des matériaux très concrets empruntés à la biologie et discutés avec une rigueur qui révèle une longue pratique de la recherche expérimentale. Après avoir défini les principaux termes : organe, fonction, forme, structure, fonction, fonctionnement, rôle biologique (ch. 1), et discuté de la relation organe-fonction pour conclure à la nécessité de les examiner à l'intérieur d'une intégration presque réversible des asso-